

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Laurent Mailhot : historien de la littérature

Micheline Cambron and Karine Cellard

Number 127, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36750ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cambron, M. & Cellard, K. (2007). Laurent Mailhot : historien de la littérature. *Lettres québécoises*, (127), 6–8.

Laurent Mailhot : historien de la littérature

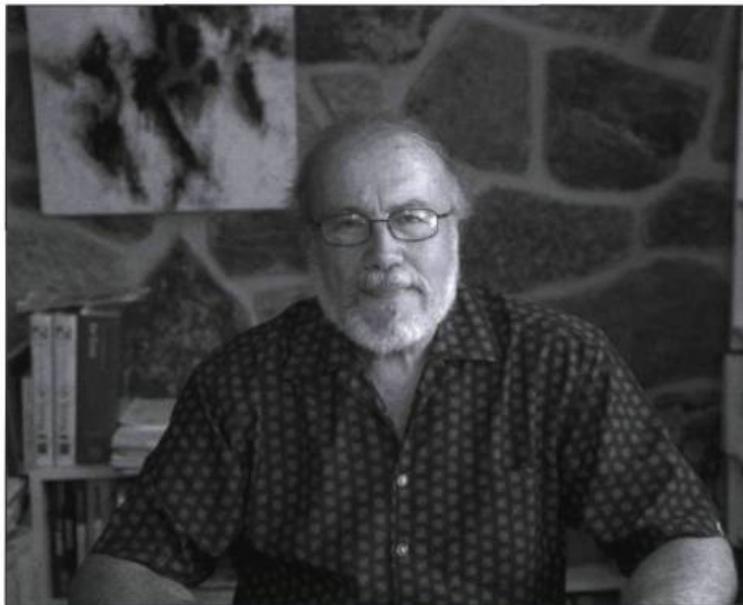
Depuis 1970, Laurent Mailhot, professeur émérite au Département d'études françaises de l'Université de Montréal, a publié une quinzaine d'ouvrages importants qui sont devenus des classiques de la littérature québécoise. Micheline Cambron et Karine Cellard l'ont interviewé pour *Lettres québécoises*.

IQ — Laurent Mailbot, vous êtes l'auteur de la synthèse *La littérature québécoise parue dans la prestigieuse collection « Que sais-je? »* (PUF, 1974) et d'une *histoire littéraire récente* publiée chez Typo (1997). Pour vous qui l'avez pratiquée tout au long de votre carrière, qu'est-ce que l'histoire littéraire, et quel est le rôle de l'historien de la littérature ?

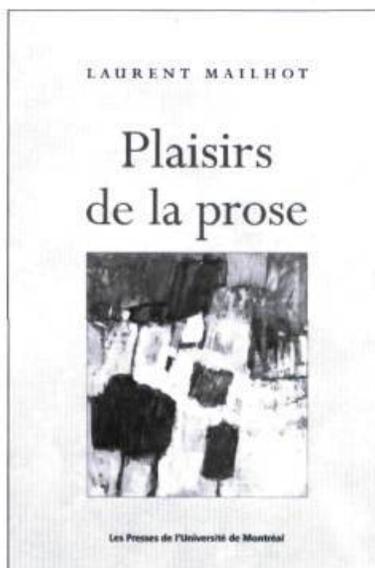
L.M. — Je ne suis pas un théoricien. Je me suis inspiré de diverses méthodes pour trouver mon orientation et ma démarche. Je dois autant aux historiens qu'aux littéraires : au collectif *Faire de l'histoire* (Le Goff et Nora) pour les « nouveaux problèmes, approches, objets » ; à de Certeau et Veyne pour l'écriture de l'histoire.

L'histoire de la littérature n'est pas une histoire comme les autres — mais aucune ne l'est : ses faits sont textuels, ses événements, imaginaires mais non moins réels. Chacune doit se distinguer et toutes doivent se confronter, s'articuler. La littérature partage avec l'histoire générale des révolutions idéologiques et politiques ; avec l'histoire sociale et économique, l'étude d'institutions culturelles, de marchés, d'échanges.

Dans mon « Que sais-je? », vu les dimensions restreintes des ouvrages de la collection, j'ai esquissé à grands traits que j'ai voulu précis une histoire de la littérature québécoise où les époques, influences, œuvres, titres et noms sont situés, mis en perspective. Pour l'édition Typo, outre la mise à jour contemporaine (plus de vingt ans), j'ai ajouté des notes, des comparaisons, des analyses plus élaborées, présenté des genres un peu négligés : littérature



LAURENT MAILHOT



personnelle ou intime, nouvelles, théâtre... Cet exposé sur la littérature québécoise, sur ses œuvres, peut être dit historique parce qu'il remonte jusqu'aux origines françaises, fournit des repères détaillés, montre divers types de filiations et de ruptures. Le rôle de l'historien de la littérature devrait être, à mon avis, de faire le point et le pont entre les livres et les mentalités, l'imaginaire et le réel (construit lui aussi), les œuvres écrites et les arts, la critique littéraire et les sciences humaines. Si les littéraires lisent beaucoup les anthropologues, les linguistes, les historiens, les sociologues, l'inverse ne s'avère pas (l'exception étant certains psychanalystes).

IQ — Vous avez consacré votre thèse de doctorat à l'œuvre d'Albert Camus ; dans vos travaux ultérieurs sur les écrivains québécois, retrouve-t-on des traces de cette première formation en littérature française ?

L.M. — Camus est pour moi, comme Racine, un héritier moderne des Anciens. Il représente le meilleur de la civilisation méditerranéenne par ses héros et

antihéros, ses mythes, sa conception sensuelle et tragique de l'amour, sa lucidité devant la mort, la sécheresse lumineuse de son écriture.

J'ai retrouvé des traces de Camus dans les lectures que j'ai faites ensuite, par exemple, de Saint-Denis Garneau et d'Anne Hébert, d'André Langevin, de Gilles Marcotte... La fréquentation de Camus essayiste — non seulement *Sisyphes* et *L'homme révolté*, mais aussi les proses de *Noces* et de *L'été*, ses *Chroniques* et autres *Actuelles* — m'a attiré vers ce genre subtil. Camus m'a aidé à lire et à situer Marcotte et Vadeboncœur, entre autres, comme écrivains.

IQ — Et sur le plan de la critique universitaire, comment passe-t-on des auteurs français aux auteurs québécois ?

L.M. — Vous le savez comme moi, l'époque, autour de 1968, était un peu terroriste jusque dans le domaine intellectuel. C'était le « crois ou meurs ». Je n'étais plus croyant et je refusais de mourir sur le bûcher. J'ai survécu de bricolages, de mixtures diverses, comme la plupart, en fait, des jeunes professeurs et chercheurs formés en France mais habitant ailleurs et se méfiant de l'esprit parisien logique et centralisateur.

IQ — En collaboration avec des collègues chaque fois différents, vous avez été responsable de la publication de la majorité des anthologies ou des recueils classiques qui ont balisé l'étude de la littérature québécoise selon les genres littéraires. Qu'est-ce que cette construction par genre apporte à votre conception de la tradition littéraire québécoise ?

L.M. — Les grands genres ne meurent pas, ils se transforment. Puisqu'il faut bien trier, classer, organiser

la masse de la *production* littéraire, les deux façons essentielles, inévitables, de le faire sont de respecter un certain ordre chronologique (ou de créer un nouvel ordre historique) et de rendre compte du voisinage de chaque œuvre, de ses parentés génériques. Il n'est pas indifférent de présenter Buies comme un polémiste, un humoriste, ou de voir en lui un écrivain, un essayiste dès ses *Lettres sur le Canada*.

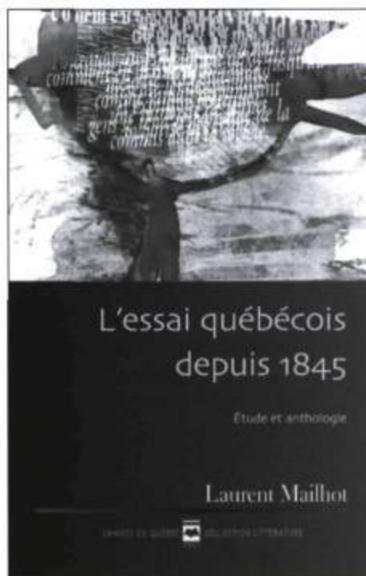
Thomas Déri et Gaston Miron m'ont demandé, vers 1977, de travailler avec Gaëtan Dostie et un dénommé Savignac à une anthologie complète de la poésie québécoise. L'équipe s'est dissoute, remplacée par Pierre Nepveu, avec qui je travaille efficacement depuis 1979 : une édition complètement revue et mise à jour est sous presse à l'Hexagone.

Les autres anthologies (sur le monologue, sur l'essai) sont nées de besoins pédagogiques reconnus par les éditeurs. La préparation de ces anthologies nous a amenés, mes collègues, mes étudiants et moi, à constituer des équipes, à mettre en place des structures, des procédures pour faire de la recherche autant que possible subventionnée.

La préparation des anthologies avait pour but dans mon esprit de mettre au jour et à jour certains textes, auteurs, genres, questions. Buies était méconnu, l'essai littéraire négligé. Le seul travail de recherche en équipe qui n'a pas abouti comme je l'avais souhaité — il a donné d'autres résultats — est l'immense *Histoire littéraire du Québec* à laquelle j'ai travaillé durant une dizaine d'années. J'ai obtenu les subventions demandées, trouvé des assistants compétents mais pas de co-auteur(e) qui s'engage longtemps et fermement. On commençait alors à peine, à l'Université de Montréal (Laval était mieux organisée et outillée), à pratiquer systématiquement le travail en équipe. Il était à la fois trop tôt et trop tard, vers 1985, pour penser réussir une histoire littéraire à la fois personnelle et fondée sur des travaux collectifs.

LQ — Et aujourd'hui, d'après vous, quelle histoire littéraire est-il possible d'écrire ?

L.M. — J'en vois deux types principaux, qui sont d'ailleurs présents au Québec, soit une histoire littéraire socioculturelle, institutionnelle, élaborée par une équipe très organisée de chercheurs et d'assistants qui peuvent traiter toutes les sources primaires et secondaires, comme le fait la série *La vie littéraire au Québec*, soit une histoire de la littérature par les textes et leurs contextes, faite par deux ou trois professeurs qui savent lire, s'entrelire, discuter, écrire (comme viennent de le faire, chez Boréal, Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge). Mais retrouver des fragments d'histoire littéraire, des chaînons manquants ou manqués, est toujours possible et souhaitable, c'est ce que font d'ailleurs les biographes et certains chercheurs en littérature (comme Bernard Andrès).



LQ — Il est rare que des historiens de la littérature s'intéressent aussi, comme lecteurs, à la production contemporaine. Comment votre travail d'historien vous aide-t-il à interpréter les œuvres du présent ?

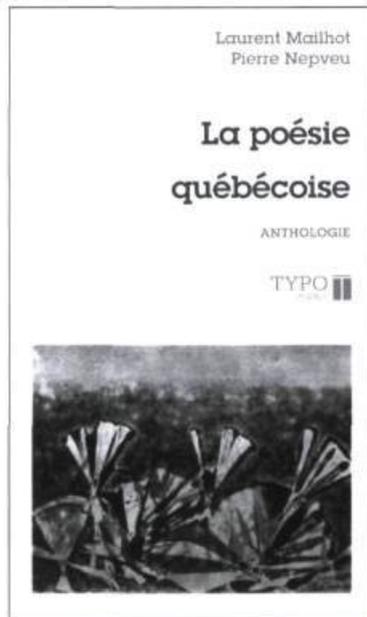
L.M. — Il y a un déséquilibre qui peut être stimulant et dynamique dans l'évolution, les arrêts, blocages et accélérations de la littérature québécoise. Très haute, forte, mais exilée sous le Régime français. Presque disparue, péniblement remise en état de marche après la Conquête (grâce encore à plusieurs exilés français). Lente, frileuse, pâle survivante (avec des rougeurs) au XIX^e siècle. Empêchée et refoulée encore au début du XX^e siècle, tiraillée entre l'aliénation et la révolte adolescente. Avec des miracles (qui

s'expliquent) çà et là : Buies, *Le Nigog*, *La Relève*...

C'est un peu avant et après la Seconde Guerre que la marmite commence à bouillir et à nourrir les tablées. Les mouvements se précipitent, se bousculent, les œuvres s'accumulent. Il est important, quoique toujours risqué, de les identifier, de les organiser, de montrer leurs liens avec l'histoire qu'ils contribuent à faire et leurs promesses d'avenir. L'autobiographie de Gabrielle Roy et sa biographie par François Ricard est une double étape aussi marquante que *Refus global*, la fondation de l'Hexagone ou la création des *Belles-sœurs* dans l'histoire de cette littérature.

Un mot sur « l'épithète québécoise ». Une littérature, à mon avis, ne peut correspondre ou s'identifier à plus d'une langue, en l'occurrence pour notre littérature, la française. Mais sur le territoire, il en existe plusieurs, parlées, écrites, qu'on pourrait réunir sous l'appellation littérature(s) *du Québec*.

LQ — Selon vous, quelle est la place de la littérature dans la société québécoise ?



L.M. — Elle a plus ou moins remplacé, compensé, puis contribué à renforcer les libertés et les nouveaux pouvoirs que s'est donnés le Québec depuis cinquante ans : laïcité, égalité, responsabilité personnelle et collective, relecture et réécriture du passé, ouverture sur le monde. Après l'union (libre) de la littérature et de l'État, vers 1965, vint leur autonomie respective, leur méfiance réciproque. Ils vont jusqu'à s'ignorer. D'innombrables institutions et corps intermédiaires les éloignent l'un de l'autre. Nos hommes politiques ne lisent pas, n'écrivent pas — ils parlent à peine. Nos écrivains s'engagent peu, nos intellectuels, sauf quelques économistes, politicologues, constitutionnalistes, sont absents de l'espace public. C'est cet espace qu'il faut recréer en même temps que les paysages, la mémoire, la langue et la parole.

Bibliographie

- Le théâtre québécois. Introduction à dix dramaturges contemporains* (avec Jean Cléo Godin), Montréal, Hurtubise HMH, 1970; BQ, 1988.
- Albert Camus ou l'imagination du désert*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973.
- La littérature québécoise*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1974 et 1975.
- Anthologie d'Arthur Buies*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978; BQ, 1994.
- Théâtre québécois II. Nouveaux auteurs, autres spectacles* (avec Jean Cléo Godin), Montréal, Hurtubise HMH, 1980; BQ, 1988.
- Monologues québécois, 1890-1980* (avec Doris-Michel Montpetit), Montréal, Leméac, 1980.
- Le Québec en textes, 1940-1980* (avec Gérard Boismenu et Jacques Rouillard), Montréal, Boréal, 1980; nouvelle édition, 1986.
- La poésie québécoise, anthologie* (avec Pierre Nepveu), Québec-Montréal, Les Presses de l'Université du Québec-l'Hexagone, 1981; Typo, 1986; nouvelle édition à paraître à l'Hexagone.
- Guide culturel du Québec* (dirigé en collaboration avec Lise Gauvin), Montréal, Boréal, 1982.
- Le Conseil des Arts du Canada, 1957-1982* (avec Benoît Melançon), Montréal, Hurtubise HMH, 1984.
- Essais québécois 1837-1983, anthologie littéraire* (avec Benoît Melançon), Montréal, Hurtubise HMH, 1984.
- Ouvrir le livre*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992.
- La littérature québécoise depuis ses origines*, Montréal, Typo, 1997; nouvelle édition, 2003.
- Plaisirs de la prose*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Prix de la revue Études françaises », 2005.

L'essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie, Montréal, Hurtubise HMH, « Cahiers du Québec », 2005.

André Brochu écrivain (collectif dirigé avec Micheline Cambron), Montréal, Hurtubise HMH, « Cahiers du Québec », 2006.

Visitez le site de
Québec Amérique
www.quebec-amerique.com

Visitez le site des
Écrits des Forges
www.ecritsdesforges.com



Triptyque
a n s

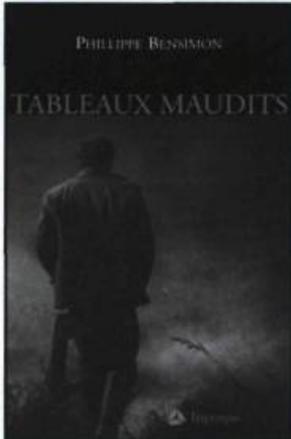
NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2007

www.triptyque.qc.ca
 tél.: 514-597-1666



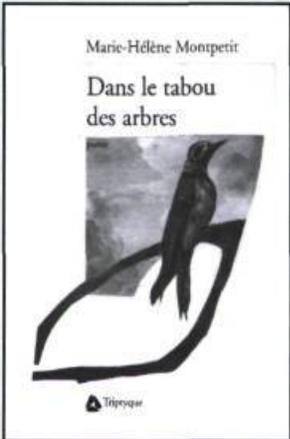
**JOËL DES ROSIERS
PATRICIA LÉRY**
Un autre soleil
nouvelle, 64 p., 12 \$

«Ça se passe en une nuit, à Paris. C'est dense, c'est fort. Il y a le poids du passé, de l'histoire, de l'exil. Il y a des blessures enfouies, du sang qui a été versé là-bas, sur l'île d'origine. [...] Tout cela à demi-mot, à peine effleuré. Tout cela tellement vrai, pourtant. Comme si on y était. On se demande comment ils ont fait. À deux. Car ils sont deux à signer ce petit livre. Un homme, une femme.»
 Danielle Laurin, *Le Devoir*



PHILIPPE BENSIMON
Tableaux maudits
roman, 172 p., 19 \$

Avraham Guntzberg, spécialiste d'œuvres d'art, se lie d'amitié pour un ange sorti tout droit d'une toile de Carl Gustav Carus, qui devient son gardien et son principal interlocuteur. Puis, la rencontre de Steinman, un vieux marchand d'art rescapé des camps de la mort qui lui prête quelques toiles et dessins abîmés, plonge notre narrateur dans une expérience limite, ces toiles et ces dessins se révélant être des faux; Guntzberg se sent alors poursuivi sans comprendre pourquoi...



Marie-Hélène Montpetit
Dans le tabou des arbres
poésie, 64 p., 16 \$

Ces poèmes sont issus de la mémoire. Ils la détaillent en mots, en histoires de désordre, de héros défaits, d'attente et de dépouillement. Ils fondent aussi l'espace ouvert du présent et parlent de la mue: celle du corps éteint qui accède, dans l'âge neuf de son âge, au territoire de la rencontre et de l'apaisement.



Daniel St-Onge
Bayou Mystère
roman, 164 p., 19 \$

Un an après le passage de l'ouragan Katrina, Michel O'Toll débarque en Louisiane pour participer à un colloque sur la littérature francophone en Amérique. Il y est accueilli par Jean Thibodeaux, professeur émérite en histoire et culture cajun. Or, ce qui s'annonçait comme un agréable séjour au pays des bayous tourne brusquement à l'intrigue policière où se mêlent attentats à la bombe, triangle amoureux et extrémisme de droite hostile à la renaissance du fait français en Louisiane...